

JÉSUS EN GALILÉE

I. — *Deux jours après Jésus continua sa route vers la Galilée* ¹. Si Nazareth ne fut pour lui qu'une patrie ingrate, la Galilée entière le dédommagea par son élan d'admiration, de foi et d'amour. Cette demi année que le Sauveur consacra à la Galilée, les prédications et les miracles qui la remplirent, les témoignages enthousiastes des Galiléens furent pour son cœur une consolation et pour sa gloire un triomphe. Ces foules n'avaient pas encore été travaillées par les émissaires des Phariséens de Jérusalem, et, laissées à leur droiture native, elles se réjouissaient des miracles opérés et s'émerveillaient des paroles entendues. D'ailleurs un grand nombre se trouvait à Jérusalem à la Pâque précédente et avait vu les merveilles que Jésus avait accomplies dans la Cité Sainte. *Aussi quand il fut de retour en Galilée, et qu'il commença à prêcher et à enseigner dans les Synagogues tous célébraient ses louanges et sa renommée s'étendait dans tout le pays* ². Nazareth, et bientôt après Capharnaüm, firent seules exception. De la première Jésus disait tristement *Il n'y a que dans sa patrie qu'un prophète reste sans honneur* ³. De la seconde : *Toi, Capharnaüm qui t'élèves orgueilleusement jusqu'au ciel tu seras abaissée jusques à terre* ⁴.

Dans le reste de la Galilée une antique prophétie s'ac-

¹ Joan., IV, 43. Marc., I, 14. Luc., IV, 14.

² Joan., IV, 45. Luc., IV, 46.

³ Matt., IV, 13. Joan., IV, 44.

⁴ Matt., XI, 23.

complissait magnifiquement. Les âmes dociles à la parole du Maître, s'emplissaient de lumière, les erreurs s'évanouissaient avec les vices, la pénitence se prêchait fructueusement et le salut de Dieu s'étendait dans toute cette vaste contrée. *Terre de Zabulon et de Nephthali, avait dit Isaïe, contrée proche de la mer ! Contrée au-delà du Jourdain ! Galilée des nations ! Le peuple qui habitait dans les ténèbres a eu une grande Lumière. La Lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans la région des ombres de la mort* ¹. Tel est le résultat de la prédication Évangélique, tel est le sort bienheureux de tout peuple qui reçoit et écoute Jésus-Christ. Qu'est ce peuple avant la venue du Sauveur ? Il est dans les ténèbres, il est immobile ; il cesse d'être en marche vers le progrès ; tout s'arrête, tout meurt en lui ; son histoire glorieuse est close, son ère de décadence est ouverte. Le Prophète rendait cela d'un mot : *Ceux qui étaient assis dans la région des ombres de la mort*. Tel était le monde, sous les dehors trompeurs de sa brillante civilisation, quand Jésus-Christ y apparut. Il y apparut comme la « lumière », et « dans la lumière était la vie ». A peine l'Évangile eut-il été annoncé au monde qu'une race nouvelle s'y leva, race vaillante, noble, sainte ; civilisation féconde en vertus véritables, société chrétienne qui remplit depuis dix-huit siècles la terre entière de ses œuvres et de ses gloires. Aussi le Prophète gratifie-t-il de « grande » la lumière que projette l'Évangile de Jésus-Christ.

Quelle fut en Galilée la prédication du Sauveur ? D'après un mot de l'Évangile, elle fut la continuation de celle de Jean. Le moment des hautes révélations n'était

¹ Isaïe, IX, 1. Matt., IV, 15.

pas venu encore. Les âmes devaient avant tout être purifiées par la pénitence, et alors seulement elles seraient aptes à recueillir et à comprendre les grands secrets de Dieu. *Jésus-Christ, dès lors, commença à prêcher, disant : Faites pénitence car le Royaume des Cieux s'est approché de vous*¹. Le fond était identique, mais la forme est différente. Le Précurseur frappait les âmes par la véhémence de ses reproches et la terreur de ses menaces : l'« Agneau de Dieu » les gagnait par la douceur suave de son cœur et la vérité de sa parole.

Que signifie ce mot : *dès lors*? Depuis que Jean, enfermé dans la prison d'Hérode, avait cessé de faire entendre sa formidable voix. Le Précurseur devait précéder le Maître, l'aurore le plein midi; et ainsi toute excuse était enlevée aux Juifs opiniâtres à rejeter le salut que leur apportaient à la fois Jean et Jésus-Christ; Jean dans l'austérité de sa vie et de sa parole; Jésus-Christ dans la condescendance d'une vie commune, et sans l'effrayant appareil de la mortification et du martyre; Jean dans les macérations du jeûne; Jésus-Christ mêlé à la vie de tous, hôte de leurs demeures, convié à leurs tables, et ne refusant aucun de leurs appels.

II. — Délaissant Nazareth qui le repoussait, quittant aussi Capharnaüm qui devait à son tour se montrer ingrate, c'est à Cana que se rendit Jésus-Christ, dès son entrée dans la Galilée. Pourquoi Cana? C'est là qu'il avait opéré son premier miracle; les âmes y étaient encore dans l'admiration et la reconnaissance, et le

¹ Matt., IV, 17. Marc., I, 15.

² Matt., IV, 17.

tendre Sauveur pouvait espérer quelques fructueuses moissons. Il y était encore quand accourut à lui de Capharnaüm un officier royal dont le fils était à toute extrémité. L'amour paternel faisait entendre des accents déchirants, mais la foi de cet homme était bien incertaine et bien imparfaite; Jésus se laissera toucher par sa douleur, mais se plaindra de son peu de foi. *Or il y avait un officier royal dont le fils était malade à Capharnaüm. Ayant appris que Jésus, de retour de Judée, était rentré en Galilée, il alla le trouver et le supplia de descendre jusqu'à la ville pour guérir son fils qui se mourait*¹.

A de nombreux signes, nous apercevons combien était faible la foi de cet homme. S'il prend Jésus pour quelque prophète et lui attribue quelque puissance de guérison, qu'il est bien loin de voir en lui le Messie, Fils de Dieu! Il l'aborde, comme on se confie à un médecin nouveau, après avoir épuisé la science des autres. Tout à l'heure, nous le verrons ne croire au miracle que quand il aura bien constaté l'heure exacte et l'instantanéité de la guérison. Il ne s'est guère fié à la parole de Jésus et n'a confessé le miracle qu'après coup et quand la réalité s'en faisait indiscutable. Il a d'ailleurs attendu que Jésus-Christ fût tout proche, et, sans songer à l'aller rechercher au loin; c'est comme un pis-aller et une extrême ressource. Peut-être l'Homme de Galilée pourra-t-il guérir son fils? Mais l'idée qu'il pourrait le ressusciter s'il était mort ne lui vient même pas. Aussi supplie-t-il Jésus de se hâter « *avant que meure* »² son fils. Qu'il était loin de la foi du Centurion, cet officier

¹ Joan., IV, 46-47.

² Joan., IV, 47-49.

Romain qui adorait en Jésus la plénitude du pouvoir divin ! Qu'il était loin aussi de cette foi docile en même temps que sagement raisonnée des Samaritains ! N'était-ce pas à ces derniers que songeait le Sauveur quand à la prière de l'Officier royal il répondait tristement : *Vous autres, si vous ne voyez des signes et des prodiges vous ne croyez pas*¹. Il s'était montré aux habitants de Sichar, il leur avait parlé, et il s'était, sans faire un seul miracle, révélé, comme le Messie promis au monde à ces hommes droits et simples. Ici, en pleine terre Sainte, au milieu des Juifs, que tant d'oracles avaient préparés à la venue du Rédempteur, il ne trouvait que défiance et hésitation. Quant au miracle de la guérison de son fils, Jésus ne le refusa point au malheureux père qui l'implorait, et, qui dans sa supplication même montrait l'imperfection de sa foi. Jésus pouvait peut-être guérir son fils, mais assurément pas le ressusciter ! *Seigneur, descendez avant que mon fils meure ! — Va, reprit Jésus, ton fils est rendu à la vie*². L'Officier avait assez de foi pour croire à la parole de Jésus, pas assez pour y adhérer sans contrôle. Quand donc ses serviteurs vinrent au-devant de lui pour lui annoncer la subite guérison de son fils, il voulut voir par la coïncidence de l'heure, si vraiment il devait cette guérison à la puissance de Jésus, ou si elle n'était due qu'à quelque cause fortuite. *Il demanda à quelle heure son fils s'était trouvé mieux. — Hier répondirent-ils, à la septième heure la fièvre l'a quitté. — Et le père reconnut que c'était l'heure même à laquelle Jésus lui avait dit : ton fils est en vie*³. Eclairé enfin et affermi dans la foi

¹ Joan., IV, 48.

² Joan., IV, 49-50.

³ Joan., IV, 51-52-53.

par la certitude du miracle cet homme devint apôtre, prêcha Jésus-Christ autour de lui, attira à la foi sa maison entière, et racheta par le zèle de la fin les hésitations du début. *Il crut, lui et toute sa maison*¹.

Ne quittons pas cette scène sans nous faire sur un mot du Sauveur de salutaires réflexions. *Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous autres, vous ne croyez pas*. Saint-Paul, plus tard, précisera : « les miracles sont faits, non pour les fidèles, mais pour les infidèles ». Les vrais enfants de Dieu n'ont que faire des miracles. Ils connaissent Dieu, sa puissance, sa bonté, sa providence qui fait tout tourner à bien pour ses fidèles, les douleurs comme les joies, les épreuves comme les prospérités, la mort comme la vie, la maladie comme la santé. Ils aiment leur Père aussi bien quand il leur envoie la souffrance que quand il leur fait luire le rayon du bonheur. N'aller à Dieu que pour en obtenir les faveurs temporelles, c'est y aller en mercenaires et en esclaves : les vrais enfants aiment leur Père, alors qu'il châtie, persuadés que le châtiment est encore un signe d'amour.

III. — Prêchant dans les villages et les villes Jésus se rapprochait du Lac de Génézareth. Il avait fait de Capharnaüm sa seconde patrie, et c'est de là que durant de longs mois nous le verrons rayonner dans le reste de la Galilée. Le plus pressant objet de sa sollicitude fut alors de s'attacher définitivement ses premiers Apôtres. Nous avons vu comment, lors de son baptême sur les rives du Jourdain, il leur avait adressé un premier appel, donnant même à Simon, fils de Jona, son nom de

¹ Joan., IV, 48.

Pierre, sous lequel les Évangélistes ne cessent plus de le désigner. Mais cet appel n'était qu'un avertissement sur leur future destinée ; Pierre et André, Jacques et Jean ne le suivirent pas en Judée, et c'est dans l'exercice de leur profession de pêcheurs que nous les retrouvons au Lac de Galilée. C'est vers eux que Jésus s'avance, eux qu'il interpelle. *Jésus côtoyant la mer de Galilée vit les deux frères : Simon surnommé Pierre et André son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer. Venez, leur dit-il, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. Eux, laissant là leurs filets, le suivirent. S'avancant plus loin il aperçut deux autres frères, Jacques et Jean, qui réparaient leurs filets dans leur barque. Il les appela. Abandonnant aussitôt leurs filets et leur père Zébédée, ils le suivirent*¹.

Tout ici est pour nous sujet de surprise et d'admiration. Voilà donc les quatre premières colonnes d'un édifice qui doit couvrir le monde et traverser les siècles ! Voilà les hommes qui conquerront l'univers, briseront les empires, renverseront le monde païen, feront taire la sagesse des sages, comme ils triompheront de la force des forts. N'y eût-il que cette seule preuve de la divinité du Christianisme, qu'elle suffirait à convaincre toute intelligence loyale et droite.

Mais si nous admirons Dieu dans son œuvre, reconnaissons aussi les vertus de ces quatre pauvres marins, et trouvons en eux un modèle d'obéissance, de foi, d'énergie. Leur obéissance est telle que Jésus-Christ la réclame : Elle est, non seulement prompte, sans hésitation ni délai, mais elle est instantanée, elle ne prend garde ni à ce que l'occupation présente d'urgent, ni au

¹ Matt., IV, 18-20-21. Marc., I, 16-17-18-19.

détriment que son abandon peut entraîner, ni au sacrifice qu'un tel empressement exige ! Dieu parle, sa créature doit obéir ; Dieu réclame un acquiescement immédiat, il le lui faut accorder. Hésiter, ne fût-ce qu'un instant, c'est tout perdre ; Jésus s'éloigne et avec lui les grâces qu'il nous apportait. L'obéissance des Apôtres doublait de prix par l'acte généreux de confiance et de foi qui s'y rattachait nécessairement. Figurons-nous ce qu'était cet appel, alors que Jésus, au début de sa carrière publique, n'avait pas encore laissé à sa Divinité son plein rayonnement. Il fallait quitter une position, modeste sans doute, mais sûre, pour se jeter dans un inconnu sans garantie. Il fallait croire à Jésus sans aucun retour sur soi-même. Il fallait de même croire au plus étrange et au plus obscur des avenir. *Je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes*, avait dit Jésus. C'était la conquête de la Galilée, de la Judée, de tous les peuples. Quel acte de foi pour ces quatre pêcheurs pauvres et illettrés ! Or ils crurent ; et sans s'arrêter aux objections qui s'offraient à eux ils suivirent le Maître. Si de telles vertus nous expliquent le choix de Jésus, la pauvreté de ces hommes, leur rude existence, leur habitude de désintéressement et de souffrance, ne nous l'expliquent pas moins. Parmi les pauvres pêcheurs du Lac, ils sont les plus pauvres, réduits qu'ils sont à raccommo-der eux-mêmes leurs filets. Voilà les pauvres qu'il faut au Dieu pauvre ; voilà les ouvriers oublieux de tout bien être, éloignés de toute délicatesse mondaine qu'il faut à l'Évangile. Deux d'entre eux, Jacques et Jean, quittent leur vieux père, dont ils sont le soutien, et ce père, héroïque comme ses fils, les voit s'éloigner de lui sans plainte, sans murmure, sans regret. Ils sont à Dieu, qu'ils aillent à Dieu quand Dieu les réclame !

IV. — Après le choix de ses premiers Apôtres Jésus-Christ se livra tout entier à l'évangélisation de la Galilée. De préférence il enseignait dans les Synagogues¹ ; et par là, se montrant pour la Loi Mosaïque, son culte et ses prescriptions, plein de déférence, il réfutait les calomnies des Pharisiens qui s'efforçaient de montrer en Lui au peuple un ennemi de Moïse et un adversaire de Dieu. D'ailleurs les synagogues et le temps des assemblées ne limitaient pas son zèle et l'incessant labeur de sa parole. Partout où la foule se réunissait, il leur annonçait le royaume de Dieu, et, tantôt le bord du lac, tantôt la solitude de la montagne, tantôt la place publique de la ville ou de la bourgade, tantôt la demeure particulière qui lui offrait l'hospitalité ou réclamait de lui quelque bienfaisant miracle, rayonnaient du double éclat de sa doctrine et de ses miracles.

Car sans cesse il appuie l'une sur l'invincible argument qui jaillit des autres. A aucune époque de sa vie publique les miracles ne furent aussi innombrables. L'Évangile, dans l'impossibilité de les décrire, même de les énumérer, rassemble dans une seule formule leur désespérante multitude. *On lui présentait les malades, ceux qu'affligeaient des infirmités de toute sorte, des possédés, des malheureux atteints du haut mal, des paralytiques et il les guérissait tous*¹. Et les foules que sa doctrine avait jetées dans l'enthousiasme, entraînent, à la vue de sa divine puissance, dans de longs ravissements.

A cette marche, qui est d'aller par le miracle à la confirmation de la doctrine, reconnaissons Dieu. Dieu en effet, à chacune de ses solennelles interventions dans

¹ Matt., IV, 23-24-25. Marc., I, 34. Luc., VI, 40-41.

l'histoire du monde, s'est fait annoncer par le miracle. Quand il promulgue à Noé des prescriptions nouvelles, le miracle y met sa sanction. C'est avec le miracle qu'il se présente à Abraham et lui annonce la race croyante, dont il sera le père et dont sortira le Christ. Moïse n'arrache Israël à la tyrannie de l'Égypte qu'armé du miracle. La Loi Écrite, au Sinaï, n'est promulguée qu'au milieu d'éclatants miracles. Combien plus convenait-il que la Loi Nouvelle n'apparût à son tour que sous l'aurole du miracle ? Cette Loi contenait de lointaines et invisibles promesses, c'était la grandeur et la multitude des miracles opérés par le Christ qui lui devaient donner sa pleine et inébranlable certitude. Aussi, dit l'Évangile, tous étaient muets d'admiration, tous reconnaissaient en Jésus-Christ le Saint et l'Envoyé de Dieu : le miracle donnait à l'enseignement sa victorieuse sanction.

Nous avons remarqué que Jésus-Christ fait cette multitude de miracles, d'un coup, sans arrêt, sans enquête, sans condition. Plus tard, quand sa Divinité aura tellement brillé aux yeux, que la nier sera un crime et la confesser un essentiel devoir, il exigera l'acte de foi préalable des malades qui l'imploreront. Mais au début son miracle est tout gratuitement accordé. Disons d'ailleurs que la foi, une foi quelconque, n'était pas absente de ces foules, qui accouraient vers lui et amenaient leurs infirmes, leurs malades, leurs démoniaques. S'ils ne le reconnaissaient pas encore comme le Fils de Dieu, ils voyaient au moins en lui le dépositaire d'une divine puissance.

Suivons ces foules¹ ; comme elles, apportons au

¹ Luc., IV, 38.

Sauveur nos maladies et nos détresses. Pour être spirituels nos maux n'en sont que plus redoutables. Au lieu des faveurs temporelles demandons la rémission de nos péchés ; demandons la vie éternelle. Ne nous est-il pas plus aisé de croire en Lui qu'il l'était aux populations de la Galilée, maintenant que sa divinité rayonne par toute la terre et depuis tant de siècles ? Ne le trouvons-nous pas plus facilement maintenant qu'il réside partout au milieu de nous, que ces Galiléens dont il ne visitait que rapidement les régions ? Hélas ! quand nos corps sont malades nous remuons ciel et terre pour obtenir leur guérison ; et que faisons-nous pour nos âmes ?

V. — Dans l'intention du Sauveur ses miracles devaient affermir la foi de ses Apôtres. Au temps même où il les opérait parmi les foules, il lui plut d'en accorder un tout spécial au Chef de ses Apôtres, à Simon-Pierre. Comme il sortait de la Synagogue de Capharnaüm où il venait de délivrer un possédé du démon, il trouva la Belle-mère de Simon en proie à une fièvre qui mettait ses jours en danger. Pierre n'avait donc pas imploré son Maître ? Non : Apôtre discret et patient, il avait attendu la fin des prédications et l'accomplissement des autres miracles, déjà formé au désintéressement et préluant à cette vie apostolique, où le salut des âmes doit primer toute autre préoccupation. Mais si Pierre oublie les siens, tout absorbé qu'il est à la suite de son Maître, ce Maître bon et secourable y songe pour lui. Spontanément Jésus se rend dans l'humble et pauvre cabane de pêcheurs, où la belle-mère de Simon était couchée, brisée par la fièvre¹. Ses proches tristes et

¹ Marc., I, 39. Matt., VIII, 14. Luc., IV, 38.

inquiets attachèrent leurs regards sur Jésus, que ses disciples venaient eux-mêmes de supplier¹. Le miracle ne se fit pas attendre. *Jésus s'approcha, et debout près d'elle, il commanda à la fièvre, puis la prenant par la main il la fit asseoir ; aussitôt la fièvre la quitta elle se leva et se mit aussitôt à les servir*².

C'est dans ces derniers mots que nous voyons le miracle dans son indiscutable éclat. L'instantanéité de la guérison en montrerait déjà la réalité, mais le subit retour des forces la montre mieux encore. Qui ne sait quelle faiblesse et quel brisement restent au malade, alors même que ses accès de fièvre ont disparu, et quels jours lui sont nécessaires au complet recouvrement de ses forces ? Ici, rien de semblable ; le même geste de Jésus qui chasse la fièvre, ramène la plénitude de la santé et de la vigueur. Cette femme se lève, reprend son travail et sert le repas aux nombreux convives assemblés pour se réjouir avec elle du bienfait reçu. Dans cet empressement « à se lever et à servir, » voyons aussi l'ardeur de l'amour et l'élan de la reconnaissance.

Jésus eût pu d'un mot, d'un acte muet de sa volonté opérer ce miracle comme il le fit tant de fois. Il voulut ici, « prendre la main de la malade. » C'est qu'en effet souvent il parlait aux yeux et rendait visible l'invisible action de sa puissance ; il infusait sa grâce dans un objet sensible : sa main, ses lèvres, son souffle, sa salive, et de ce mystérieux sacrement jaillissait la merveille qu'il eût pu, sans ce signe visible, également opérer.

Un autre enseignement ressort du miracle actuel : c'est l'opportunité et la puissance de l'intercession

¹ Luc., IV, 36.

² Marc., I, 34. Matt., VIII, 15. Luc., IV, 39.